

Langues et Littératures ,**Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal, n° 13, janvier 2009****TRIBALITÉ ET TRIBALISME DANS MOI TAXIMAN DE GABRIEL KUITCHE****FONKOU****Joseph NGANGOP***

Résumé *Cette réflexion, bâtie sur la thématique tribale dans l'oeuvre de Gabriel KUITCHE FONKOU, valorise la tribalité au détriment du tribalisme qui charrie une rhétorique des émotions alimentée par un discours fortement passionnel. Elle s'efforce à démontrer que le tribalisme s'appuie sur des faits irrecevables au tribunal de la raison et que seule la tribalité est digne d'intérêt. Aussi révèle-t-elle les mécanismes générateurs d'altérité dans les productions discursives.*

Mots-clés : tribu-tribalité-tribalisme-rhétorique-passion-culture-altérité

Abstract *This analysis, anchored on the tribal theme in Gabriel KUITCHE FONKOU'S novel, appreciates "tribality" to the detriment of tribalism which involves emotional outburst marked by a passionate discourse. It is submitted that tribalism is nurtured by irrationality and that only "tribality" can be considered gainful. This paper also evokes different mechanisms of speech production as far as others are concerned. **Key words:** tribe-"tribality"-tribalism-rhetoric-passion-culture-others.*

* Université de Dschang Cameroun. Courriel : : joseph.ngangop@caramail.com 1 Voir, à cet effet, *INPACT Tribune* No 13, octobre-novembre-décembre 1998, No 14, janvier-février-mars 1999. No 16, octobre-novembre-décembre et 1^{er} trimestre 2000, pour ne prendre que le cas de ce bulletin trimestriel. Tribalité et tribalisme occupent une place de choix dans le discours politique camerounais ; Il suffit de lire les journaux pour s'en convaincre. 1 Il serait intéressant de savoir ce que les romanciers en pensent et comment ils abordent ce sujet sensible dans leurs fictions. C'est le but de cette réflexion consacrée au roman de Gabriel Kuitche Fonkou, *Moi Taximan*. Il faut préciser que de nombreux romanciers camerounais ont abordé la question dans leurs oeuvres mais dans un angle purement culturel. On peut citer, entre autres, Francis Bebey, Etienne Yanou, Charly-Gabriel Mbock... La spécificité de *Moi Taximan* est de dépasser le cadre purement culturel pour transporter le problème dans la sphère politique, voire économique, en révélant les atouts de la tribalité et en brocardant la montée des réflexes identitaires susceptibles d'engendrer un effritement progressif de la cohésion sociale. Au rebours de la tribalité, le tribalisme favorise l'émergence d'une véritable topique des passions dont l'humiliation et la honte constituent les paradigmes fondamentaux. L'analyse que nous entendons mener s'appuiera sur la mise en mots de ces deux notions-phares, les stratégies langagières de la dénégation de l'Autre, de même que les marques énonciatives de l'altérité et leurs effets de sens. Elle convoquera l'approche ethnostylistique dont l'une des préoccupations majeures est de décrypter les moyens linguistiques de la mise en oeuvre de l'élément culturel dans le texte littéraire. Les vocables « tribalité » et « tribalisme » appartiennent à la même famille et peuvent prêter à confusion. Ils sont proches par certains aspects mais aussi s'excluent par d'autres. En effet, si la tribalité peut déboucher sur un repli identitaire contigu au tribalisme, elle n'est pas par essence véreuse, alors que le tribalisme est un fléau. La ressemblance sémantique des deux notions engendrée par la racine « tribu », leur opposition idéologique issue des suffixes « ité » à connotation méliorative et « -isme » à connotation péjorative justifie leur juxtaposition dans le cadre de cette réflexion.

1-La tribalité

1.1-Le paratexte : une propédeutique

La tribu ou l'ethnie peut se définir comme *une collectivité présentant certains caractères distinctifs communs de langue, de culture ou de civilisation*. (G. Heraud, 1974 :26) La tribalité peut être considérée comme un ensemble de valeurs positives liées à la tribu. Nous croyons déceler, à travers la lecture de *Moi Taximan* un certain nombre de traits qui permettent de situer l'auteur dans un contexte culturel précis. D'emblée, le paratexte nous introduit dans ce labyrinthe. En effet, la dédicace du roman précise : *A Tchetchoua et Matchou*

LES JUMEAUX DE MON PÈRE

Roi et Reine selon notre culture Au-delà de l'onomastique, le lecteur est instruit sur la place capitale des jumeaux, sur leur statut particulier dans la société de l'auteur où ils sont auréolés d'attributs de majesté. Est-ce au nom de cette spécificité qu'il n'ose pas appeler les enfants gémellaires frère et soeur comme on s'y serait attendu ? Comme si cela ne suffisait pas, l'épigraphe, constituée de deux proverbes bamilé, vient asséner le dernier clou sur le cercueil du doute. *Lance ta pierre sans chercher à savoir d'avance où elle tombera. Ceux qui sèment ne sont pas ceux qui mangent*. Ces proverbes, comme tous les autres, sont le fruit d'une pensée collective et en même temps le reflet d'une philosophie partagée par toute une collectivité, d'où l'anonymat de leur auteur. Le premier proverbe est une exhortation à poser des actes désintéressés, le second, une dénonciation d'une injustice naturelle. Par ces éléments du paratexte, l'auteur oriente la lecture du roman et conditionne le lecteur, préparé à se mouvoir dans un contexte irradié par les traditions des grassfield, la culture des hauts plateaux de l'Ouest-Cameroun. Ahmadou Kourouma n'en fait-il pas autant, dans ses oeuvres, de la culture Malinké en Côte-d'Ivoire ?

1.2-Les données parémiologiques

Fernando Navarro Dominguez (2000 : 19) définit les parémies comme *un ensemble constitué de proverbes, de locutions proverbiales et de maximes*. Les proverbes et autres dictons populaires qui essaient le texte constituent quelques temps forts d'une culture de l'oralité laminée par l'épreuve de la civilisation de l'écriture, et par lesquels l'auteur voudrait ramener le lecteur vers une tradition de l'art rhétorique où le pouvoir évocateur des mots était valorisé. En voici un catalogue non exhaustif suivi d'une tentative d'explication par laquelle nous apprécions les modes de pensée et l'âme philosophique d'un peuple :

a) *L'enfant qui vit près de la chefferie ne craint point le « meknum »* (p.14)

La proximité géographique engendre une familiarité qui banalise la distance idéologique et fait perdre à la société secrète une part considérable de son mystère. b) *Tu ne peux pas te noyer dans un cours d'eau qui abrite le totem de ton père.* (p.14) L'ombre paternelle est protectrice ; là où repose le génie du géniteur est un bouclier sûr pour l'enfant. Jo, le narrateur, qui ne comprend rien à ces propos de son ami, essuie une rebuffade en même temps que l'auteur saisit l'opportunité ainsi offerte pour en appeler à une complémentarité des cultures africaine et occidentale : *Tu es même quelle espèce d'Africain ? Tu ne peux donc pas suivre une conversation au village ? Mon père m'invitait souvent à me mettre autant à l'école du village qu'à celle du Blanc. Je te transmets son invitation.* (p.14) Seul le lecteur imprégné des us et coutumes de l'aire culturelle en question peut accéder facilement à ce discours codé, fortement imagé et plein de métaphores. Certes, les explications entre parenthèses des expressions issues de la langue de l'auteur visent à en édulcorer l'épaisseur du voile et à faciliter la communication. c) *Les loups ne se mangent pas entre eux.* (p.14) Les méchants se connaissent, s'évitent et, à la limite, se respectent. d) *La fourmi peut tuer un éléphant.* (p.15) e) *Les termites renversent de grandes cases.* (p.15) La sagesse contenue dans ces deux proverbes est qu'il ne faut jamais sous-estimer un adversaire, aussi petit soit-il. Il existe des géants aux pieds d'argile et *une pirogue n'est jamais trop grande pour chavirer.* (A. Kourouma, 1998 :76) C'est la prise à rebrousse-poil de la logique car *les valeurs de force, de grandeur, de puissance...se trouvent en possession d'êtres ou d'individus aux formes lilliputiennes.* (L. M. Ongoum, 1989 :43). f) *C'est ce qui est dans le ventre qui porte ce qui est sur la tête.* (p.19) Quand on a bien mangé, on pense mieux ; la réplétion gastrique revitalise l'organisme et stimule la réflexion. g) *Pendant que l'on détruit les billons de la reine, détruis-les aussi, dit-on dans mon village.* (p.47)

On ne peut échapper à une punition collective ; autant commettre la faute pour au moins mériter et justifier la punition.

h) *On dit au village que quand quelqu'un a été mordu par un serpent, il fuit désormais le mille-pattes.* (p.49) C'est l'équivalent du proverbe français selon lequel *chat échaudé craint l'eau froide*. Les proverbes sont des formules *résumant une règle de conduite, un principe de logique ou de droit, une observation psychologique de caractère général.* (Lalande, 1999 :601) Maxime Meto'o (1989 : 55) relève d'autres atouts dont ils regorgent : *Moyen efficace de développement des activités de la mémoire, il (le proverbe) est, pour l'Africain ou le colonisé formé à l'école et dans la langue étrangère, un outil précieux de réimprégnation ou d'initiation à la langue dite vernaculaire. Le proverbe prépare le futur orateur à l'art de la rhétorique et à l'enseignement de la morale.* Dans *Moi Taximan*, la tribalité tend à se limiter à l'oralité, d'où la redondance de parémies qui donnent l'impression d'une certaine monotonie. Rien de surprenant à cette forte occurrence car Gabriel Kuitche Fonkou n'est-il pas un oraliste confirmé ? Bien que le style soit l'homme, il faut néanmoins signaler qu'il s'agit là d'un des talons d'Achille de ce roman. Bien plus, en convoquant Ahmadou Kourouma, Louis-Marie Ongoum et même les Français pour étayer un contexte socio-culturel particulier, nous voulons signifier que les proverbes, sentences qui dévoilent une civilisation spécifique, ont le plus souvent leur équivalence sous d'autres cieux, dans d'autres langues. C'est dire que l'acceptation de l'Autre ou de la différence, bien que difficile, n'est pas chimérique. Son avènement, qui peut cicatriser la fracture sociale, est à envisager.

1.3- L'ancrage culturel des chants, danses et autres.

De même que les proverbes, les expressions en la langue de l'auteur, traduites en français, plongent le lecteur dans le limon de la culture *Ngembà / Mungum* à laquelle appartient Gabriel Kuitche Fonkou. En voici quelques-unes : *nkoë ngesan* (le mois de la récolte de maïs) p.85 *pu sek* (soyez patients) p.90 *nxwónxwo* (la plante rampante) p.92 *nge pin*, *a pon*, *a bha'a* (p.93) sont des expressions d'approbation ou de satisfaction. Les chants participent aussi de la tribalité comme celui de la page 119 qui exalte la complémentarité, l'union qui fait la force : *Ngang che zhan Ngang ta'pin*

NGANG KAM MOK

(Qui une extrémité feuillie de bambou Qui une tige de paille Qui un tison) Plus loin, c'est un chant nuptial exprimant l'allégresse, un autre surgissement du culturel dans le texte. *Kune nde kune nde Yaya kune nde Ta njwongu nge wo pe ne Yaya kune nde Ma njwongu nge wo pe ne Yaya kune nde Nge wo pe melà'nkap e Yaya kune nde* (Entrer dans la maison, entrer dans la maison Yaya entrer dans la maison Père de la mariée je suis restée dehors Yaya entrer dans la maison Mère de la mariée je suis restée dehors Yaya entrer dans la maison Restée dehors à cause de l'argent Yaya entrer dans la maison Entrer dans la maison entrer dans la maison Yaya entrer dans la maison) On peut également citer le nkwa, danse et chant dont le texte uniquement en français (p.188) célèbre la naissance, salue la venue au monde du nouveau-né.

Enfin, le yaal, à la fois chant et danse, représente un cas particulier dans la mesure où il nous soustrait à l'environnement des grass-field pour nous immerger dans une autre culture, celle des Betiz, évitant par le fait même la monotonie et révélant le riche patrimoine socio - culturel du Cameroun. On peut d'ores et déjà y lire un élément de transcendance du tribalisme. Sans doute, l'auteur

² Tribu du Cameroun localisée dans les provinces du Centre, du Sud et une partie de l'Est.

voudrait-il insinuer qu'il est du devoir de chaque tribu d'exhumer les pans cachés de sa culture et de les valoriser pour le plus grand épanouissement de l'humanité. Le yaal, dont la traduction est assurée par ESSONO, magnifie les atouts de l'acte sexuel, question de célébrer la procréation. Il est l'émanation d'une culture où le sexe ne constitue pas un sujet tabou. C'est pourquoi l'organe génital mâle est prononcé sans la moindre circonlocution, sans les habits de la métaphore : *Hoo allaitement e Korok Je ne mangeais pas ye Korok Le pénis m'en a donné l'occasion ye*

KOROK

Hoo allaitement e Korok Je ne buvais pas e Korok Le pénis m'en a donné l'occasion ye Korok Hoo allaitement e Korok Je n'étais pas agitée ye Korok Le pénis m'en a donné l'occasion ye Korok Les chants et expressions donnés dans la langue ou non de l'auteur, font que le texte soit traversé par des interférences incongrues issues de systèmes linguistiques hétérogènes. Ces interférences diatopiques favorisent la coexistence d'éléments linguistiques ne se réclamant pas de la même aire géographique. Le romancier réhabilite sa langue lorsqu'il l'insère dans le texte. Cette immixtion du vernaculaire dans un texte en français peut être considérée comme une volonté de repli identitaire dont le but est d'extraire des tiroirs de l'oubli des pans de culture ensevelis par la modernité.

De même, la tontine, trait essentiel de la culture Bamiléké, est une obsession chez nombre de personnages, une épée de Damoclès suspendue au-dessus de leur tête. Le patron de Jo est anxieux à l'idée de ne pas honorer les échéances de tontine. Jo lui-même, protagoniste principal, vit sous la hantise de la tontine. Il est impérieux de souligner que cette pratique séculaire est fidélité à la parole donnée, traduction de l'esprit d'équipe, constitution lente et laborieuse d'un capital en vue d'un investissement, collecte de pécules aux fins de la réalisation du dessein de chaque membre. A ce titre, le moindre manquement est perfidie et expose le contrevenant à un discrédit assorti de semonces et de sanctions sévères. La remise du pactole s'accompagne des propos de bénédiction par lesquels on implore toutes les divinités afin que la somme fructifie au centuple pour le bonheur du bénéficiaire et du groupe. Ainsi, les personnages africains s'expriment en français pour traduire et assumer leur propre culture. Il s'agit d'un apport original qui donne du relief à une langue française essoufflée en France et dont la vitalité vient de la périphérie. A cette exploitation saine et judicieuse de la thématique tribale, s'ajoute une autre, particulièrement vicieuse et scabreuse, qui débouche sur le tribalisme.

2-Le tribalisme

2.1-La mise en mots d'un terrorisme verbal

La tribu ou l'ethnie, faut-il le rappeler, renvoie au référentiel culturel commun d'un groupe social donné. Le tribalisme, par contre, est, à l'instar du racisme, une représentation perversifiée de l'Autre qui appartient à une communauté socio-culturelle différente de la nôtre et qui bénéficie d'une construction enlaidie justifiant notre mépris. Il en découle une représentation sublimée de soi et un narcissisme poussé à outrance. Il va sans dire que c'est un discours de la violence qui taraude le corps social et enfouit la haine au fond des coeurs. On note, en effet, dans *Moi Taximan*, de la part de certains personnages, une relative emphase sur les traits négatifs d'une tribu dans le but de jeter le discrédit sur elle. Les invectives proférées à son égard en sont une preuve patente. Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre le mange-mille harceler le taximan lors d'un contrôle : *-Tu ne veux pas parler ? (proposer de l'argent pour arrêter la procédure) -Je ne vois pas pourquoi je devrais parler, chef. Vous savez... -Je ne sais rien, espèce de Bami. Je retiens tout ton dossier sans même te donner une convocation. Va te plaindre où tu veux. C'est nous qui avons le pays. Je m'appelle Mveng Bomba dit Sangsue visible au G.M.I (Groupement Mobile d'Intervention), ça t'apprendra à jouer au dur et à avoir la main collée à ton corps.*(p.24)

Selon cet agent, être Bami est une tare. Bami, diminutif de Bamiléké, est affecté d'un fort coefficient de péjoration et traduit toute la dose de mépris contenue dans ce terme. Ce n'est pas un chauffeur de taxi fautif qu'il voit - encore qu'il ne l'est pas puisqu'en possession de tous ses papiers et par surcroît courtois - mais un individu coupable d'appartenir à une certaine tribu. Aussi veut-il signifier que le Bamiléké est avare, parcimonieux, chiche.

2.2-Les enjeux nébuleux d'une surenchère L'arme à laquelle l'agent de police recourt est structurée autour de l'injure et de la dérision. Or *l'injure, on le sait, constitue toujours un mode d'ostracisme, d'exclusion et de reje, visant à chasser, à exterminer réellement ou symboliquement.* (J.B.Tsofack, 2004 :2) Qui plus est, l'humiliation, consubstantielle à l'injure, renforce le paradigme émotionnel. La prise de parole devient une tentative de valorisation d'un groupe et par conséquent de dévalorisation de l'autre dans le but de lui faire perdre la face ou de le couvrir de honte. Or celle-ci est *peine ou trouble relatifs aux actes mauvais paraissant entraîner la perte de la réputation.* (Aristote cité par E. Eggs, 2000 :19) L'humiliation n'est rien d'autre qu'une sorte de *publication d'une faiblesse ou d'un méfait, donc une honte apportée par un autre.* (ibidem : 20) La dévalorisation de l'autre par l'humiliation consiste alors à publier ses actes mauvais dont la manifestation est patente et publique, afin de lui faire perdre la *reconnaissance sociale* (Ibidem). *La mise en mots du terrorisme* (R. Koren, 1996 :0) engendre la topique de l'injustice, de l'insulte gratuite qui peut constituer un *mal déclencheur* (E. Eggs, 2000 :21) de nature à favoriser le repli sur soi et l'aval de la loi du Talion d'autant plus que l'agresseur projette de réitérer son forfait : *Mais toi, chauffeur, sache que je t'appliquerai le même traitement chaque fois que par malchance pour toi nos chemins se croiseront dans la circulation.* (p.45) De pareils propos, *marqueurs* d'intentionnalité, sont créateurs d'états de tension propres à engendrer des sentiments, des passions ou du moins des humeurs « dysphoriques ». (C. Chabrol, 2000 :114) Ils peuvent aboutir à une topique des émotions qui prend effectivement corps chez l'agressé, comme par exemple la colère, définie comme *un désir diffus de se venger accompagné d'une peine. Ce désir naît d'un acte de négligence ou de dédain contre nous ou contre les nôtres et cet acte ne nous semble pas justifié.* (Aristote cité par E. Eggs, *op.cit* :19) Ainsi cerne-t-on le ressentiment du patron de Jo, propriétaire d'un taxi injustement mis dans l'impossibilité de travailler. Ulcéré, il fulmine contre un monde à l'envers. Le discours ethnique présente l'Autre comme l'incarnation des valeurs négatives dans le but de l'exclure, d'invalider son droit d'appartenance à la communauté humaine ou nationale. Hors sujet,

l'agent de police présente le conducteur de taxi, qu'il abhorre gratuitement, sous ses traits les moins flatteurs, par pur atavisme culturel. Pire, l'agresseur dévoile son identité, comme pour révéler, par la consonance de son nom, qu'il est de la tribu privilégiée, canonisée, celle qui bénéficie d'une immunité certaine. L'écrivain révèle le drame et le paradoxe de l'Afrique moderne où certaines tribus sont au-dessus des autres, où l'appartenance ethnique semble fixer le destin des individus. Ainsi, le pays n'est plus la propriété collective de tous ses fils et filles mais la chasse-gardée de quelques-uns, triés sur le volet subjectif de leur origine. Parce que le hasard de l'histoire les a placés du côté de la *bonne* tribu, des individus se considèrent au-dessus de la loi qu'ils bafouent et piétinent. De la sorte, tout en annihilant la raison, le tribalisme nous pose des oeillères. Cet antagonisme tribal ostentatoire est d'autant plus révoltant qu'il peut générer des pogroms ; évoquant la désinvolture du même Mveng Bomba, le narrateur déclare : *Qui m'avait pris mes papiers ? Mveng Bomba dit Sangsue ? Alors là j'étais mal tombé. Cet agent intouchable n'en faisait qu'à sa tête. Ses appuis très solides et très haut placés étaient sourds aux multiples plaintes de ses supérieurs hiérarchiques...* (p.44) Le tribalisme prend de l'ampleur d'autant plus que les pouvoirs administratifs semblent le cautionner implicitement. En effet, en imposant l'origine ethnique du citoyen sur les documents officiels, ils lui rappellent sa tribu et de ce fait exacerbent le repli sur soi et la méconnaissance de l'autre : *La gangrène tribale avait à tel point rongé le pays que ressortissants de semblait être devenu le critère prépondérant de différenciation de tous les regroupements d'hommes comme de femmes. On semblait ainsi, jusque dans les plus petites ramifications sociales, se conformer absolument à la volonté des pouvoirs publics qui, tout en prônant verbalement l'intégration des citoyens, continuaient à conserver sur le moindre document identificateur, la très tendancieuse, la très discriminatoire, la très divisante information province d'origine. Les rares regroupements opérés sur une base non tribale étaient plus ou moins entachés de méfiance.* (p.63)

Le tribalisme est, comme nous l'avons déjà défini, l'évocation des traits négatifs reconnus à une tribu ; il s'agit, dans le cas d'espèce, des Bamiléké soupçonnés de tirer leur richesse matérielle de pratiques occultes désignées famla . Le famla, qu'on ne peut nier dans sa réalité concrète, obéirait-il à la seule logique d'accumulation des biens matériels ? Difficile d'y répondre d'autant plus qu'il s'agit d'organisation ésotérique. Ce qu'il faut dénoncer, c'est son évocation en vue d'annihiler tout effort dans le processus de bien-être de l'individu. C'est avec ironie que le narrateur fait allusion au famla dans cet entretien avec le Directeur de la maison Toyota. Il est à noter que ce dernier, non africain, balaie cette mythologie d'un revers de main : - *Que puis-je pour vous cette fois ? -Je veux une voiture. Même modèle que la première. -Vous avez déjà vendu l'autre ?ça fait moins de deux ans ! -Je ne l'ai pas vendue. J'en veux une seconde. -Les affaires marchent bien alors ? Comment vous y prenez-vous, si jeune ? -Très simple, Monsieur le Directeur. Je suis entré dans le famla en épousant une fille exceptionnelle. -Famla, famla. On la connaît cette sorcellerie des Bami qui est tout sauf de la sorcellerie. Riche votre femme ? -Intelligente.* (p.173) Le tribalisme est un thème récurrent de la littérature africaine. Qu'on se souvienne de Henri Lopes avec son chef-d'oeuvre au titre pertinent *Tribaliques* (1988). Qu'il nous soit permis ici de revenir sur quelques récits qui évoquent le tribalisme au Cameroun. Ahmadou Kourouma qui a séjourné au Cameroun dans les années quatre-vingts, pendant lesquelles il a dirigé l'Institut International des Assurances (I.I.A) de Yaoundé, a été sidéré par l'ampleur du phénomène tribal dans ce pays. C'est pourquoi il permet au narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'en parler : *Je connaissais et admirais les Bamiléké pour leur cupidité et leur affairisme. Les riches commerçants m'auraient considéré comme le plus naïf de l'univers si je n'avais pas cédé les crânes des ancêtres contre des espèces sonnantes. Explique Macledio. Mais quoi que puissent en penser leurs compatriotes Beti de Yaoundé qui les détestent, les Bamiléké restent le peuple le plus gentil et indulgent du monde...* (Kourouma, 1998 :139)

Ce portrait des Bamiléké, issu du roman d'un Africain non Camerounais, est plus neutre et moins passionné. Aidé par la distance qui influence le point de vue, le narrateur constate chez ce peuple des traits négatifs (cupidité, affairisme) mais aussi de grandes qualités (gentillesse, indulgence), même si, sans critère d'évaluation précis, il verse dans un relatif hyperbole qui débouche sur une admiration béate des Bamiléké. Dans le même registre, Pabe Mongo, dans *L'Homme de la rue*, offre une séquence du tribalisme qui éclate dans un lieu populaire à savoir le stade de football. Ici, une équipe de football appartient à une tribu ; peu important ses performances sur le stade. Elle est honnie ou applaudie selon les préjugés défavorables ou favorables collés à la tribu qu'elle représente. Pourtant, les noms des équipes sont neutres et ne contiennent, même implicitement, aucune résonance tribale. Que l'on en juge par cet extrait : *Le délire sembla s'emparer de tout le terrain. -Le Racing n'a pas de supporters alors ? me dit Wamakoul, étonné. Tout le monde soutient le Stade. -C'est que tout le monde, même ceux qui n'aiment pas le*

Stade, souhaite la défaite de Racing . -Pourquoi ça ? -Ab, ces Bamiléké nous cassent les pieds. Ils croient qu'ils peuvent tout faire avec leur argent. Tu dois comprendre que, dans les compétitions, il y a des regroupements de supporters selon les intérêts. Comme je t'aide aujourd'hui, tu m'aideras quand l' Epervier sera sur le terrain. (Pabe Mongo, 1987 :79) Il convient de souligner que Racing est une équipe de football de Bafoussam, ville et capitale provinciale de l'Ouest- Cameroun, région peuplée à 95% des Bamiléké. Dans le même ordre d'idée, l'interlocuteur de Wamakoul serait Bulu, une autre ethnie du Cameroun puisque son équipe de prédilection est Epervier d'Ebolowa, ville et chef-lieu de la province du Sud-Cameroun, fief des Bulu. Ainsi, la moindre rencontre sportive sert d'alibi pour vilipender les Bamiléké dont le pouvoir financier irrite. Cette haine de l'autre, exprimée sur la place publique, crée la conscience du danger et développe l'instinct collectif de survie du groupe incriminé.

2.3-Au-delà du tribalisme : pour un humanisme intégral

L'idéologie de l'auteur ne souffre l'ombre d'aucun doute ; il pourfend sans ambages le fléau en question. Le recrutement des ouvriers dans l'entreprise de Jo en est une illustration patente; un de ses taxis est conduit par Forsung, un autre par Azo'o et Fantouma, le dernier par JO lui-même. Cette équipe soudée de quatre chauffeurs d'origine diverse - la consonance des noms l'atteste - est le symbole de l'intégration nationale que défend l'auteur. Au terme de la fête organisée au domicile du chef d'entreprise à l'occasion de la naissance de son deuxième enfant, le narrateur déclare : *Les manifestations spontanées de solidarité de la part des chauffeurs, ajoutées à l'harmonie qui semblait déjà régner au sein de l'équipe, m'apparaissaient comme une petite image de l'intégration nationale. Mon microcosme professionnel regroupait quatre tribus différentes qui coexistaient pacifiquement, solidairement. Il me semblait dès lors que l'intégration de fait au niveau du macrocosme national pourrait se réaliser toute seule, à coups de situations concrètes. L'obstacle, c'était les slogans politiques contraires et poltrons, tirant machiavéliquement sur la corde sensible amour-propre tribal, pour opposer les uns aux autres dans des tiraillements profitables non aux tribus mais à des individus mesquins. Ma conviction était et demeure qu'il n'y a pas de bonne tribu, pas de mauvaise tribu. Chaque tribu a ses bons et ses mauvais grains, ses bonnes tiges et son ivraie. Pour chaque acte précis, bon ou mauvais, on devrait pointer non des peuples pris globalement mais des individus.*(p .189) *Moi Taximan* permet d'apprécier chants, danses, proverbes, langues, traditions des groupes sociaux divers. L'auteur ressuscite et valorise un riche patrimoine culturel en perdition à travers une tribalité assumée. Ce qu'il condamne, c'est le tribalisme dont la subjectivité, inhérente au fléau, permet de juger l'homme non en fonction de sa valeur intrinsèque mais en fonction de son origine tribale. Injures, dénigrement, marginalisation... Telles sont quelques-unes de ses manifestations. Pourtant, Maurice Kamto rend un verdict clair en ces termes : *Il n'y a pas d'ethnie génétiquement tarée ou mauvaise, ni d'ethnie congénitalement parfaite et bonne. Il n'y a que des individus crapules ou bonnetes, paresseux ou travailleurs. Chaque groupe socio-culturel contient ce qu'il y a de meilleur et de pire parmi les humains.* (1993 :156) Le tribalisme, opération qui consiste à penser (autrui) à travers un schème collectif figé (R. Amossy, 1999 :135), est éthiquement intolérable et logiquement inacceptable car l'être humain, dynamique par essence, peut échapper à la doxa commune à un groupe pour démentir les représentations collectives et les modèles préconstruits à partir des clichés statiques.

Références bibliographiques

AMOSSY, R.(). *Images de soi dans le discours : la construction de l'éthos*. Paris :Niestle, 1999.

BRES, J. et al. (1999) : *L'Autre en discours*. Montpellier : Arceaux 49.

CHABROL, C.(2000) : « De l'impression des personnes à l'expression communicationnelle des émotions ». In : Plantin, C.et al. (dir.). *Les émotions dans les interactions*. Lyon : P.U.L., pp.105-124.

DOMINGUEZ, F.N.(2000) : *Analyse du discours et des proverbes chez Balzac*. Paris : L'Harmattan. EGGS,

E.(2000) : « Logos, ethos, pathos :l'actualité de la rhétorique des passions chez Aristote ». In : Plantin, C. et al.(dir.). *Les émotions dans les interactions*. Lyon : P.U.L. pp.15-32.

HERAUD, G. (1974) : *L'Europe des ethnies*. 2^e édition, Paris : Presse d'Europe.

KAMTO, M. (1993) : *L'Urgence de la pensée*. Yaoundé : Mandara.

KOREN, R.(1996) : *Les enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*. Paris : L'Harmattan.

KOUROUMA, A. (1998) : *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris : Seuil.

KUITCHE FONKOU, G. (2001) : *Moi Taximan*. Paris : L'Harmattan. LALANDE , A.(1999) : *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, vol. I :A-M, Paris, Quadrige/ PUF. LOPES, H. (1988) : *Tribaliques*, Yaoundé, Clé. METO'O, M.(1989) : « Proverbes Bulu ». In : *Notre Librairie* n° 99, pp.54-58. MONGO, P.(1987) : *L'Homme de la rue*. Paris : Hatier-Ceda. ONGOUM, L.M.(1989) : « Le conte ». In : *Notre Librairie* n° 99, pp.54-58. TSOFAK, J.B.(2004) : « La rhétorique des passions dans la presse politique au Cameroun ». Inédit.